

obZen

LE KITSUNE DORMAIT roulé en boule près de l'âtre, son souffle régulier soulevant à peine sa fourrure grise. La braise se tassait lentement, exhalant cette chaleur qui semble venir d'un autre temps. Ganko, assis juste à côté, prenait soin son sabre. Les gestes étaient mesurés, presque paresseux, mais sans la moindre approximation : toujours de la garde vers la pointe, huiler, essuyer, observer le fil de la moindre aspérité, recommencer. Les mains, toutes calleuses qu'elles soient, soignaient l'acier avec attention. Les yeux suivaient la lumière qui glissait sur le métal comme on suit un ruisseau.

Une pensée, ancienne et neuve à la fois, vint s'installer : on donne sa confiance comme on agrippe une lame à pleine main. On sait que l'on sera coupé, et on la tend quand même. *Afin* d'être coupé.

Elle appela les souvenirs de la semaine passée.



La première est venue un matin de marché. Un vieil homme s'était plaint de ne plus pouvoir porter ses sacs. Ganko les

avait pris sans un mot et les avait portés jusqu'à sa porte. L'homme avait fermé derrière lui sans se retourner. Ni merci, ni regard. Il n'en fallait pas plus. Ganko avait laissé ses mains vides redevenir légères.

Le deuxième souvenir était moins trivial. Un voyageur, de passage, avait partagé le feu et le saké, parlant de fraternité et d'hospitalité. Puis, le matin venu, il était parti avec le petit couteau que Ganko utilisait pour tailler les copeaux d'allumage. Il l'avait pris en le rangeant dans sa propre besace, avec l'assurance de celui qui croit qu'un cadeau tacite lui a été fait. Ganko n'avait rien dit. Ce n'était pas un cadeau. Ce n'était pas un vol. C'était juste la suite logique d'avoir tendu la main.

Le troisième souvenir avait plus de morsure. Un jeune disciple, qu'il avait un peu formé, avait répété en ville une phrase tronquée, lui prêtant des intentions qu'il n'avait jamais eues. Ganko avait appris l'histoire par un marchand, et n'avait pas corrigé. Pourquoi ? Parce que corriger, c'est vouloir rattraper ce qu'on a laissé filer. Et lui avait choisi, dès le départ, de le laisser filer.



Chaque geste sur la lame rendait les souvenirs plus nets, mais aussi plus légers, comme si la patience du métal absorbait le reste. Ganko regarda la porte fermée. Derrière, le monde continuait à trahir, à se dérober, à prendre plus qu'il ne donne. Mais il savait : la confiance n'était pas un marché. Elle n'était pas une naïveté. Elle n'était pas une grandeur d'âme. C'était une *décision*.

On croit, non par ignorance des coups à venir, mais pour

s'exposer à eux. On tend la main, non pour qu'elle soit saisie, mais pour lui rappeler qu'elle peut encore s'ouvrir. On sait qu'elle sera mordue. Et on l'offre quand même — c'est ainsi qu'on reste vivant.

La lame brillait sous la lueur du foyer. Ganko plia le chiffon, le posa à côté de la coupelle d'huile, et se laissa aller contre le dossier du siège. Le kitsune ronronna doucement, remua un peu dans son sommeil, étira une patte, et retomba dans sa torpeur. La pièce était pleine d'un calme que rien n'exigeait. Dehors, le froid montait. Dedans, il restait la chaleur, et la certitude tranquille d'avoir choisi — non pas la paix, non pas la prudence, mais l'ouverture, même dans la morsure.

Il sortit. Sur le muret, un corbeau l'attendait. Ganko posa à ses pieds un morceau de viande séchée. L'oiseau pencha la tête, happa la viande, et s'envola sans un cri. Sûrement reviendrait-il un jour lui crever les yeux.

Ganko sourit. La main restait tendue.